

Ensa Paris - La Villette
Lundi 17 et mardi 18 octobre 2011

La sociologie de l'architecture. Un domaine de savoir en construction ?



Résumés

Ce colloque est destiné aux étudiants comme aux administrateurs de la recherche, aux socio-historiens de la sociologie ou du monde de l'architecture, de ses pratiques et de ses enseignements ainsi qu'aux architectes et enseignants des sciences humaines et sociales des Ecoles d'architecture.

Il fait suite à deux séminaires qui se sont tenus à l'ENSA de Paris - La Villette en 2008 et à la publication d'un numéro de la revue *Espaces et Sociétés* (n°142, Juin 2010). Il a lieu à un moment où se structure et se renouvelle le domaine de la *sociologie de l'architecture* en France et par delà les frontières françaises. Il vise à questionner ce champ de savoir, en croisant une approche historique et un repérage des pratiques pédagogiques et de recherche. Un corpus de références communes et un milieu suffisamment structuré pour parler d'une « sociologie de l'architecture » se sont-ils affirmés dans le temps ? A quels types de sociologies et de sociologues a-t-on affaire ? Comment caractériser aujourd'hui cet univers ?

Comité scientifique : Véronique Biau (Crh-Ensa Paris val de Seine), Christophe Camus (Let-Ensa Bretagne), Olivier Chadoin (Let-Ensap Bordeaux), Isabelle Grudet (Let – Ensa Paris La Villette), Gérald Houdeville (IPSA-UCO), François Lautier (Let), André Sauvage, Jean-Louis Violeau (ACS, Ensa Paris- Malaquais)

Organisation : Olivier Chadoin et Isabelle Grudet

Lundi 17 octobre

Cadres et moments de rencontre

Cette journée vise à restituer les modalités socio-historiques de la rencontre entre sociologie et architecture (scènes, moments, acteurs...) en relation aux états successifs de structuration des deux champs. Il s'agit de comprendre les logiques et les mécanismes (générationnels, scientifiques, politiques...) qui ont fait travailler ensemble des architectes et des « gens des sciences humaines » et ce que cette collaboration signifiait dans chacun des univers sociaux.

Nous chercherons à interroger les effets et produits intellectuels nés du côtoiement de la sociologie et de l'architecture. Il s'agit de saisir l'impact des échanges et de la circulation de savoirs entre ces deux domaines et d'étudier sous cet angle les outils, méthodes, notions et approches « hybrides » généralement associés à ce rapprochement disciplinaire. Il s'agit aussi de s'interroger sur l'essaimage de ceux-ci au-delà des écoles d'architecture et de la recherche architecturale et urbaine, à l'instar d'autres branches de la sociologie, comme la sociologie de l'art, de l'urbain, ou des techniques.

Modalités historiques de la rencontre entre sociologie et architecture

Animation : **Isabelle Grudet**

Catherine Bruant

Architecte, chercheuse à l'Ensa Versailles, membre du Léav

Architectes et sociologues dans l'entre-deux-guerres

Titre définitif et résumé en attente

Gérald Houdeville

Maître de conférences en sociologie à l'Ipsa/Uco (Angers), membre du Cens (Université de Nantes)

Des sociologues dans les écoles d' « archi » des années 1960 aux années 2000

La contribution proposée porte moins sur les contenus et les thèmes des travaux et des recherches sociologiques inscrits dans la recherche architecturale et urbaine et dans l'enseignement de l'architecture en France et vise davantage à interroger ce qu'on appelle « sociologie » lorsqu'on envisage de traiter des rapports de la sociologie et de l'architecture depuis l'introduction organisée de « sociologues », parmi les gens de sciences humaines et sociales, dans les écoles d'architecture à la fin des années 1960. Toute analyse en la matière ne rencontre jamais que des définitions correspondant à un état de ces disciplines, et, ce faisant, des rapports entre elles, pour l'imposition de la définition légitime de l'une et de l'autre. L'ouvrage récent d'Anni Borzeix et Gwenaëlle Rot sur les conditions ayant entouré la création de la revue *Sociologie du travail*, à la fin des années 1950, et l'activité de ses promoteurs au cours des années 1960 permet à la fois de souligner que les contributions importantes de la revue placent, à l'époque, la sociologie au croisement de plusieurs disciplines et en même temps obligent à préciser que ce qui pouvait être qualifié d'ouverture pluridisciplinaire doit être nuancé, à cinquante ans d'intervalle, les frontières entre disciplines étant moins marquées qu'aujourd'hui et étaient (relativement), dans ces années-là, encore mal tracées.

Pour notre part, c'est sur l'appui d'un travail de recherche relatif aux mécanismes et aux logiques qui ont permis à la sociologie de se (re)constituer, à partir des années 1950, comme une discipline à part entière et à part des autres au sein de l'espace académique français, qu'on se demandera ce que pouvait être la sociologie au moment de sa rencontre, pour ainsi dire, avec l'architecture à la fin des années 1960. Quel type de confrontations et de relations entre les représentants des deux « disciplines » pouvait se dérouler dans les écoles d'architecture ? Quel type de définition des activités sociologiques notamment pouvait favoriser quel type de rapports entre eux ? Le suivi de l'évolution de ces rapports, au sein de ces mêmes institutions d'enseignement, des premières années aux années 2000, permettra ensuite de formuler quelques hypothèses sur leurs transformations liées aux transformations respectives de la définition de ces activités.

Grégory Busquet

sociologue-urbaniste, Maître de conférences en sociologie à l'Université Paris Ouest Nanterre-La Défense, membre du laboratoire Mosaiques-Lavue

Marxisme, sociologie urbaine et architecture des années 1950 aux années 1970.

A travers un retour sur certains événements fondateurs et acteurs clés et sur les concepts et idéologies, il s'agira d'explorer les liens entre la sociologie urbaine française alors en voie d'institutionnalisation et l'objet architecture en France, ainsi que leurs enjeux en termes d'évolution de la pensée sur la ville. Ceci revient à s'interroger sur ce que l'on pourrait appeler une politisation de la question urbaine qui marque à la fois l'institutionnalisation académique de la sociologie urbaine tout comme la remise en

question de l'architecture (comme objet et comme pratique) : effets sociaux de la pratique de conception, statut et rôle de l'architecte dans la société, enseignement... Nous nous intéresserons donc aux modalités de cette rencontre, à ses acteurs et à leurs idées, mais aussi au rôle et à la place des architectes, tout comme de l'objet « architecture », dans cette sociologie de l'urbain : ou comment l'architecture a participé à la constitution de la sociologie urbaine française en influant sur ses thèmes et ses approches, et comment cette dernière a pu infléchir la pensée architecturale à partir de la critique de l'architecture, de l'urbanisme et des politiques urbaines.

Jean-Louis Violeau

Sociologue, Ensa de Paris-Malaquais, Acs, Umr 3329 Cnrs Ausser

Pourquoi et comment « faire science » ? À propos des relations souvent ambiguës qui se nouèrent entre l'architecture et les sciences sociales en France au lendemain de Mai 68.

Se souvient-on que les sciences humaines en général et la sociologie en particulier connurent en France une véritable heure de gloire durant toute une décennie, du milieu des années 1960 au mitan de la suivante ? On s'en souvient certes encore, mais paradoxalement peut-être un peu mieux hors de nos frontières qu'en France. Se souvient-on par exemple qu'en 1966 Paul (Jean-Pierre Léaud), sondeur pour l'IFOP dans *Masculin Féminin* de Godard, drague Madeleine (Chantal Goya) mais sous le couvert de la sociologie (et inversement), alternant une question sur la démocratie et un « j'aime beaucoup votre style de poitrine » ? Et voilà un peu plus de quarante ans, un numéro de la revue de *l'Internationale Situationniste* avait reproduit une double page du magazine « de charme » *Lui* présentant la panoplie de « l'homme moderne » d'alors. Au milieu de l'électro-quincaillerie, déjà, des années 1960 et d'autres symboles du consumérisme, figurait en bonne place le premier tome des œuvres de Marx dans l'édition de la Pléiade, chez Gallimard. Sous un certain point de vue, la convergence qui s'est opérée en France – et ailleurs – entre architecture et sciences sociales, alors structuralo-marxistes oserions-nous, manque donc cruellement d'originalité. Elle n'aurait en somme qu'emboîté le pas de l'humeur intellectuelle dominante. Mais il n'empêche, là comme dans d'autres univers intellectuels, cette rencontre agit encore souterrainement, malgré les déconvenues et même les désillusions et malgré le silence plus ou moins volontaire sur les fécondations mutuelles qui purent alors germer ici ou là.

Echanges et circulation des savoirs

Animation : **Yannis Tsiomis**

Catherine Blain

Architecte, docteure en urbanisme, Ensa de Versailles, Leav

La science sociale de l'Atelier Montrouge

En 1981, le Grand prix d'architecture décerné à l'Atelier de Montrouge salue avant toute chose leur *engagement social* — autrement dit, la spécificité de leur démarche, tenant compte des réalités du contexte (social et bâti) et s'interrogeant sur la nature et la légitimité des espaces proposés.

Cette position s'ancre sur des rencontres marquantes, au début des années 1950 : avec Michel Ecochard au Maroc, avec les membres de la jeune génération des CIAM et avec Paul-Henry Chombart-de-Lauwe. A ce dernier, ils empruntent d'ailleurs ouvertement les méthodes analytiques en vue de présenter en 1953 une étude sur les conditions d'habitat de Boulogne-Billancourt au 9^e congrès CIAM d'Aix-en-Provence (au sein de la 6^e commission « Questions sociales »). Dès la création de l'Atelier en 1958, ce savoir-faire acquis est mis à profit ; notamment lors de l'élaboration du Plan Directeur de Rouen (à partir de 1959, en association avec Louis Arretche) où, loin d'adhérer à l'idée d'un grand parti urbanistique fondé sur une « photographie grossière de la physionomie des quartiers », ils conduisent une *Etude analytique* très détaillée, sondant l'histoire des quartiers et les composantes de la vie sociale.

Si l'Atelier n'est pas pluridisciplinaire (à la différence de l'AUA, créée en 1959), à Rouen puis au Vaudreuil, les architectes expérimentent rapidement la collaboration avec des spécialistes de différentes disciplines, dont des protagonistes des sciences sociales : d'abord à la Société Rouennaise d'Etudes Urbaines (SORETUR), ensuite à la Mission d'Etudes Basse-Seine (MEBS) puis à la Mission d'études pour la ville nouvelle du Vaudreuil (MEVNV). Jusqu'à 1968, ces collaborations, dont ils tirent de multiples enseignements, ne remettent cependant pas en cause leur démarche d'architecte-urbaniste : ils ne voient pas encore l'utilité d'approfondir leurs connaissances en s'ouvrant davantage qu'ils ne le sont déjà aux savoirs, dont celui des sciences humaines – dont ils discutent d'ailleurs avec leurs amis sociologues Serge Moscovici et Gérard Héliot.

Cette situation évoluera dans le fil du grand remue-ménage de 1968. Ainsi, alors que Thurnauer participe au colloque « Sociologie et urbanisme » organisé en mai par le MEL à Royaumont, Riboulet et Véret fondent le groupe Environnement M68 qui, actif de 1968 à 1972, conduira des actions conjointes avec le groupe de sociologie urbaine de Nanterre. L'engagement de Riboulet dans le champ de la sociologie se confirmera par la suite : ayant intégré la revue *Espaces et sociétés; revue critique internationale de l'aménagement de l'architecture et de l'urbanisation*, il enseignera au sein du Département (sur les questions urbaines) et effectuera une licence, une maîtrise de sociologie générale puis un 3^e cycle sous la direction de Nicos Poulantzas.

Cet engagement affirmé, et assumé, du côté des sciences sociales portera un consensus théorique, instauré au Vaudreuil dès l'automne 1968 : l'idée d'une ville envisagée comme *œuvre collective* — « substrat à la fois matériel et structurel à partir duquel se développent toutes les relations sociales », comme le dira Héliot—, d'une *ville autre*, combinatoire complexe, variée, tridimensionnelle, où se retrouvent les valeurs de la ville traditionnelle dans des formes différentes, permettant l'appropriation. Il portera aussi l'ensemble des projets et réalisations développés après 1968.

L'intervention mettra en lumière les grandes lignes de cette histoire, en démontrant concrètement l'implication des sciences humaines et sociales dans le travail de l'Atelier.

Pierre Chabard

Architecte, docteur en architecture, maître-assistant à l'Ensa de Marne-la-Vallée, directeur de l'Ocs.

De la barre à l'îlot : un moment de dialogue socio-spatial

Installé depuis plus de trente ans dans la bibliographie des architectes sur la ville, *Formes urbaines : de l'îlot à la barre* (Dunod 1977), de Jean Castex, Jean-Charles Depaule et Philippe Panerai, a fait l'objet de nombreuses rééditions et traductions. Elaboré entre 1974 et 1975 dans le cadre d'une recherche CORDA (*Evolution comparée des modèles architecturaux et des modèles culturels dans la ville industrielle d'Hausmann à Le Corbusier*, ADROS, 1975, vol.1 « De l'îlot à la barre : contribution à une définition de l'architecture urbaine »), ce travail collectif fut le théâtre d'un échange nourri entre deux architectes (Castex et Panerai), à un moment critique de l'histoire institutionnelle, professionnelle et épistémologique de l'architecture, et un philosophe (Depaule) formé à la sociologie et à l'anthropologie auprès de Henri Raymond ; échange qui reflète plus généralement les relations intellectuelles déterminantes qui, au tournant des années 1970, se sont nouées entre les milieux de la « sociologie urbaine » centrés sur la figure de Henri Lefèvre et un réseau de jeunes architectes-intellectuels issus de l'ancien « atelier Arretche » de l'Ensa. En retraçant la genèse, la publication et la réception de *L'îlot à la barre*, nous interrogerons l'histoire de ce dialogue fugace entre architecture et sciences sociales.

Marion Segaud

Professeure émérite, Université du Littoral-côte d'Opale

Opérateurs de passages et notions intermédiaires

Face à l'architecte, le sociologue dans les années soixante-dix, défendait une position disciplinaire et s'inscrivait dans des contextes historique, politique, économique et social particuliers. Il insistait sur l'usage, sur la nécessaire prise en compte des représentations et des attentes révélées par le *vécu* et les *pratiques* des habitants et/ou des citoyens. Il représentait dans le champ de l'architecture, l'aspect qualitatif des espaces domestiques et urbains et insistait sur la nécessaire prise en compte de la relation multidimensionnelle de l'homme et de son environnement. De multiples recherches européennes et anglo saxonnes ont produit de multiples textes et suscités de multiples enseignements. Sont apparus alors de nouveaux champs d'étude et de formation comme les *Environmental behaviour studies*, des sous-disciplines comme l'*Environmental design*, *psychologie de l'environnement*, *sociologie urbaine*, *psychologie architecturale*.

Ce foisonnement a pris des formes très différentes selon les cultures d'origine (recommandations, directives pour les projets chez les anglo saxons ; propositions plus théoriques pour les Français). Et pourtant aujourd'hui, le constat (chez certains parmi ceux qui ont participé à ce mouvement) est amer en ce qui concerne leur impact, tant sur le plan de l'enseignement que sur le plan du bâti. La question préoccupe toujours ; elle est d'ailleurs a question principale de l'ouvrage, *Habitations électives, de la recherche à l'application*, (G.Barbey et R.Lawrence edit.), à paraître chez *infolio* en janvier 2012.

Nous rappellerons certaines notions qui ont été théorisées à cette époque et que nous avons qualifié de « notions relais » (relais car elles permettent la rencontre et la communication entre sciences humaines et architecture) ; elles constituent une sorte de boîte à outils qui nous semble aujourd'hui encore opérationnelle, moyennant quelques adaptations au contexte contemporain.

Nous partirons de la notion de *compétence* qui met sur le même plan architecte et usager en leur reconnaissant respectivement un certain type de savoir. C'est à partir d'elle que l'on abordera la notion de *modèles culturels* et de *conventions*. Enfin on examinera les notions plus dynamiques de *transmutation* et la *commutation*.

Jodelle Zetlaoui-Léger

Urbaniste Iup, sociologue, Professeure à l'Ensa de Paris la Villette, membre du Let

Sciences sociales et conception architecturale. Le pragmatisme du *Design Methods Movement*.

Si depuis la grande réforme du domaine de l'architecture engagée en France dans les années 60, les sciences sociales et humaines ont significativement participé au renouvellement des objets, des questionnements et des connaissances liés à la fabrication des espaces architecturaux, leurs modalités d'articulation au processus de conception semblent avoir du mal à se stabiliser et à occuper une place à part entière dans l'enseignement du projet au sein des écoles. Les recherches menées par les théoriciens-praticiens du *Design Methods Movement* sur le processus de conception architecturale peuvent non seulement contribuer à mieux comprendre les raisons de ces difficultés mais aussi à ouvrir des perspectives sur la façon dont elles peuvent être dépassées.

Le propos de cette intervention sera d'évoquer la façon dont les protagonistes de ce courant né dans les pays anglo-saxons au début des années 60 et parmi lesquels on recense aussi bien des architectes, des sociologues que des philosophes, ont été conduits à convoquer les apports théoriques et méthodologiques des sciences sociales et humaines, et notamment de la sociologie, pour développer des expérimentations et des enseignements sur le processus de conception architecturale. On montrera que c'est en s'intéressant à la nature et à l'organisation de la démarche de conception via l'activité de programmation, dans une logique relevant du pragmatisme méthodologique, que différents acteurs de ce mouvement ont été amenés à la fois à utiliser et à produire des connaissances dans les domaines de la sociologie interactionniste, des théories des organisations, de la sociologie politique ou encore de la psychosociologie comportementaliste - en entretenant alors des liens étroits avec les *environmental studies*. Le *Design Methods Movement* a donné lieu à plusieurs générations de recherches et à diverses approches mais qui toutes se caractérisent par leur forte interdisciplinarité voire leur transdisciplinarité. Peu traduits, à l'exception de certains ouvrages de Christopher Alexander qui est pour autant loin de représenter l'ensemble de ce courant, les travaux de ce mouvement restent assez méconnus en France malgré les tentatives de chercheurs comme Michel Conan pour en intégrer les acquis dans l'enseignement de la conception et dans les procédures d'ingénierie publique au début des années 90.

On pourra *in fine* se demander si le fait que l'activité de programmation, démarche qui vise à définir et à prendre en considération la dimension sociale d'un projet, ait tendance à être appréhendée en France de façon relativement dissociée du travail de conception formelle et comme étant du ressort des maîtres d'ouvrage, ne contribuerait pas à rendre difficile la mobilisation des apports des sciences sociales dans l'enseignement du projet au sein d'écoles dont beaucoup restent très orientées vers l'exercice de la maîtrise d'oeuvre.

Daniel Pinson

Architecte, sociologue, professeur d'urbanisme à l'université Paul Cézanne Aix Marseille 3

De l'ancrage aux voyages ou le retour vers M. Mauss

Nous reviendrons sur un parcours lié à une expérience d'enseignant et de chercheur en Ecole d'Architecture, puis en urbanisme à l'Université, qui s'est attaché à ne pas abandonner le dessin pour appréhender des rapports socio-spatiaux dont la sociologie n'avait tendance à parler qu'avec des mots. Partant de « L'Espace ouvrier », brillamment et substantiellement extrait du matériau statistique par Michel Verret (1978) et des couples d'opposition socio-spatiaux révélés, dans l'« L'habitat pavillonnaire », par la sociologie qualitative de Raymond Haumont (1964), le recours complémentaire au « relevé d'espaces habités », au croisement de l'architecture et de l'ethnographie, donnait à comprendre, plus en rapport avec l'« imagibilité » de l'espace construit, et pour des recherches initiées à l'EA de Nantes, le passage « Du Logement pour tous aux maisons en tous genres » (Basse Loire, 1987) comme la subversion sociale des modèles étatiques au Maroc par des « contre-types » habitants (1992).

Dans cette lecture de l'habitation, le relevé et d'autres techniques de saisie (photo, film, croquis et schémas) de l'espace architectural habité, approprié, apportent un supplément de données qui sont parfois décisives dans la compréhension d'une disposition ou d'une attribution d'espace.

Sous l'effet d'une bifurcation professionnelle, de l'architecture vers l'urbanisme, mais aussi en accompagnement du mouvement des modes de vie, de l'intérieur vers l'extérieur, des sédentarités vers les mobilités, du domestique vers l'urbain, mon regard sur ces objets (l'habitat, la maison) s'est ensuite déplacé, interrogeant la question du rapport difficile et problématique de la maison d'écart, en périurbain, avec la ville et ses territoires éclatés. Si au plan technique, la représentation graphique du triple rapport du mouvement, avec le temps, l'espace et le motif social du déplacement, pose de redoutables problèmes, elle conduit aussi à des mises en évidence fécondes : celle, par exemple, d'une pratique à la fois hypermétropolitaine et péridomestique des « Territoires de la maison » (2002, avec Sandra Thomann), différenciellement distribuée selon les membres du ménage.

Sur le chemin de ces recherches, sur et autour de l'habitation, a ainsi été retrouvée et actualisée la « morphologie sociale » de Marcel Mauss (et non sa traduction amputée par Durkheim). Il n'est pas inutile de souligner, après Lévi-Strauss et d'autres (Bernard Saladin d'Anglure, 2005), l'actualité de l'appréhension holistique de ce grand penseur des territoires vécus, et l'importance qu'il accordait à la contribution des figures du dessin à la compréhension du substrat matériel des « établissements humains », comme le montre la fameuse carte par laquelle il fait apparaître, dans l'« Essai sur les variations saisonnières des eskimos... » (1905), les installations d'hiver et les installations d'été des Inuits. En conclusion, je pense qu'une sociologie de l'architecture aurait tout bénéfice à faire un recours plus fréquent à l'outil du relevé d'espace pour contribuer à une meilleure compréhension (et à un enseignement plus efficace) des espaces vécus et perçus.

Jean-Pierre Frey

Architecte-sociologue, Professeur à l'Iup, chercheur au Crh (Umr Cnrs 7218 Lavue), Ensa de Paris-Val de Seine

Quand les architectes se mirent en tête de devenir sociologues

Compléter sa formation initiale d'architecte, encore longue à l'époque, en menant en parallèle ou en poursuivant des études dans une discipline universitaire a pu se faire fin des années soixante, début des années soixante-dix en fonction d'un certain engagement politique, mais aussi avec un dégageant qui permettait un marché du travail déjà un peu incertain mais ouvert aux multiples perspectives qu'un récent droit à la ville et au logement promettait à l'ensemble de la société. Les effervescences de la Guerre d'Algérie suivies d'une politique combative en matière de planification et les subversions pédagogiques triomphant d'un académisme déclinant au profit d'une modernité douteuse par ses balbutiements massifs incitèrent les esprits les plus curieux et les plus avides de savoir —à défaut d'être vraiment combattifs à l'endroit d'institutions technocratiques que la jeunesse avait entrepris de discréditer— à se porter sur des sciences sociales porteuses d'interrogations nouvelles.

À côté des compagnons de route de longue date, que furent et sont encore l'archéologie et l'histoire de l'art, ont émergé dans l'après Seconde Guerre mondiale des sciences humaines et sociales largement informées de l'histoire des Annales et de philosophie. Elles ont pu aussi être prises d'un engouement inconsidéré pour la linguistique, la psychanalyse et diverses méthodologies structuralistes, qui promettaient d'offrir une compréhension nouvelle d'un monde insatisfaisant à changer par la bande. Si les créateurs frustrés se portèrent volontiers sur la problématisation de leur inconscient esthétique, la plupart des architectes ayant mal à leur société se portèrent plutôt sur la sociologie. J'avais côtoyé à Strasbourg Abraham Molles, psychosociologue féru de robotique, découvert dès le lycée les invectives dialectiques acerbes et décapantes d'Henri Lefebvre, fréquenté les fondateurs de la revue *Utopie*, parcouru un peu trop hâtivement les travaux de Chombart à l'EHESS, contacté Philippe Boudon et Jean Baudrillard et aperçu Bernard Huet lorsque j'eus l'opportunité de rencontrer Henri Raymond. Ce fut au détour de diverses escapades que justifiait la traduction d'un texte de Tafuri. Je fis le choix assuré de m'engager dans une carrière d'enseignant-chercheur dès la deuxième année de mes études d'architecture et m'étais assuré auprès de lui avant de passer mon diplôme de la possibilité de m'inscrire en thèse à Nanterre à l'issue de mon DPLG. Celui-ci, dans le sillage de Lefebvre auquel il

avait succédé à Nanterre, était en passe de devenir le maître à penser d'une toute nouvelle sociologie de l'architecture. Il fut le directeur de mes deux thèses et devint par surcroît un ami très cher. Le fameux séminaire à la fois dense et décontracté auquel Henri Raymond conviait ses étudiants et ses admiratrices le samedi matin dans une université, à vrai dire un peu déserte ce jour là et présentant le charme étrange d'un exotisme banlieusard fait des bribes chaotiques de la modernité, a profondément marqué tous les esprits avides de savoirs sociologiques sur une prometteuse histoire architecturale de la société. Les vues pénétrantes de cet érudit plein de finesse et de subtilités littéraires exposées loin des manifestations tapageuses de la rue d'Ulm ou du Bd Raspail fascinaient et stimulaient à la fois. Nous nagions dans un bain de jouvence conceptuel que la multiplicité des espaces évoqués ou objectivés rendait compatible avec l'ambiance volontiers balnéaire de rencontres à la fois studieuses, conviviales et ludiques. J'ai gardé un souvenir ému des laborieux efforts auxquels tous les architectes furent condamnés pour surmonter les contradictions que firent émerger dans leur épistémè de manières de formes dessinées et de leur imagination parfois débridée de projeteurs invétérés le constat de l'opiniâtre force des faits et gestes quotidiens de l'*uomo qualunque* dans l'univers banal de l'habitat des classes populaires. Pour m'être ainsi d'abord penché sur le rôle du dessin dans la production de l'espace, puis sur la politique du patronat paternaliste en matière de logement et de planification urbaines des villes industrielles tout en enseignant aussi bien à l'Université (Institut d'Urbanisme de Paris) que dans des Écoles d'Architecture (notamment à Paris Belleville où j'ai assisté et remplacé furtivement Henri Raymond dix ans durant), je ne peux que me réjouir des réflexions et évocations du rôle qu'Henri Raymond a joué dans les milieux architecturaux de l'enseignement et de la recherche dont ce colloque sera l'occasion.

La construction d'un ensemble d'outils ?

Synthèse de la journée et animation de la table ronde : **Christian Topalov**

Participant(e)s : **Yannis Tsiomis** (architecte, Ensapl, Ehess), **Christian Devillers** (architecte urbaniste), **Marc Bourdier** (architecte, ensapl), **Philippe Simon** (architecte, Ensapm,, acs), **Gérard Ringon** (sociologue, Lra, Ensat), **Agnès Deboulet** (sociologue et urbaniste, Paris 8, Crh-Lavue) (sous réserve), **Frédéric Bertrand** (architecte, Ensapb, Apur) (sous réserve)

Mardi 18 octobre

La sociologie de l'architecture aujourd'hui

Cette journée vise à approcher les contours actuels de l'exercice de la sociologie de l'architecture. Il s'agit de caractériser les thèmes de travaux et de recherche sociologiques inscrits dans la recherche architecturale et urbaine et dans l'enseignement de l'architecture en France et d'ouvrir des perspectives comparatives avec ce qui se passe au niveau Européen. Cet axe se veut prospectif et de nature à engager un échange entre les générations qui se côtoient encore dans le monde de l'architecture aujourd'hui. Il devrait favoriser la constitution d'un réseau d'échange et de travaux, à la fois au niveau des établissements français, mais aussi au niveau européen avec la collaboration et la diffusion des travaux du très actif réseau « sociologie de l'architecture » allemand ou encore des travaux menés en Grande Bretagne et au Portugal.

C'est bien l'hypothèse du développement et de l'existence d'un champ ou d'une branche spécialisée du savoir sociologique qui sera questionnée à partir de ces trois angles. Un corpus de références communes et un milieu suffisamment structuré pour parler d'une « sociologie de l'architecture » se sont-ils affirmés dans le temps ? A quels types de sociologies et de sociologues a-t-on affaire ? Comment caractériser aujourd'hui cet univers ? Telles sont les questions que cette journée voudrait mettre en discussion.

Sociologies de l'architecture, domaines de recherche et enseignement

Animation : **François Lautier**

Philippe Boudon

Architecte, membre du laboratoire Ariam-larea, Ensa Paris La Villette

Identités, proximités et différences d'approches épistémologiques et pédagogiques de l'architecture en architecturologie et en sociologie.

J'ai, dans un premier temps de mes recherches, abordé l'architecture du logement et de ses habitants à travers des entretiens effectués avec l'assistance d'un sociologue lors d'une étude portant sur les *Quartiers Modernes Frugès* construits par Le Corbusier à Pessac, près de Bordeaux, en 1927. L'architecte y avait appliqué les points clés de l'architecture moderne. Il s'agissait d'un quartier dont les habitants avaient altéré leurs habitations de façon suffisamment manifeste pour suggérer une telle étude. Malgré cet aspect manifeste (« c'est toujours la vie qui a raison, l'architecte qui a tort », avait dit Le Corbusier à ce sujet) une exposition concernant Pessac à la Fondation Le Corbusier quelques temps après avait significativement ignoré le phénomène, pourtant bien visible et questionnant, des transformations apportées par les habitants, ce qui serait en soi sujet d'interrogation pour les sociologues.

J'ai par la suite travaillé à une « architecturologie ».

Si l'objet de celle-ci est assez éloigné de toute sociologie, le passage à ce second sujet de recherche n'a pas pour autant été totalement étranger au précédent. A vrai dire mon étude n'avait pas de prétention à être « sociologique » et je la qualifiais de « socio-architecturale », c'est-à-dire se plaçant *entre* un intérêt pour l'architecture et un intérêt pour les habitants. Cette question de réduction de la distance apparente entre l'étude de Pessac et l'architecturologie développée par la suite avait été déjà soulevée par Philippe Deshayes dans un article de la revue *Espace et Société* en 1991.

Ce sont avant tout des questions d'ordre *épistémologique* qui auront entraîné ce passage à une autre visée de recherche architecturale, et sur lesquelles je me proposerai de réfléchir au cours de l'exposé. Conception, géométrie, mesure, nature et fonction épistémologique de l'espace architectural, langage et d'autres mots encore seront porteurs, à ce titre, de diverses questions.

Je m'interrogerai par ailleurs sur la situation *pédagogique* de la sociologie et de l'architecturologie au regard de ce qu'il est convenu d'appeler l'enseignement de l'architecture. Car ces considérations épistémologiques pourront aussi être abordées selon leurs conséquences ou inconséquences dans l'ordre de paradigmes pédagogiques à l'œuvre dans les écoles d'architecture, et des difficultés partagées pouvant être rencontrées dans des univers centrés, et « recentrés », sur le projet.

André Sauvage

In-disciplinez vous ! Retour prospectif sur l'irruption et les repositionnements des SHS dans l'enseignement en architecture.

Trois grands fronts nous ont mobilisés

Epistémologique. Une injonction dictée par les contextes et d'abord par un principe épistémologique. En effet, pour faire face aux tensions, tractions et séductions en tous genres qui inscrivent nos activités dans les conflits de circonstances, il convient de se donner une boussole. D'abord une déprise intellectuelle précisant et relativisant ce qu'est une discipline scientifique. Ensuite, une distance : ne pas épouser sans inventaire, les conflits de pouvoir livrés depuis leurs origines par les disciplines et en leur sein. Prise de distance d'autant plus indispensable pour moi que ma trajectoire disciplinaire personnelle m'y incitait. Cet impératif ne s'en est pas tenu à de simples délimitations, il nous a motivé à s'enrôler dans des investigations stimulée par une question centrale : l'usage de l'architecture

(habiter), demande exprimée avec force notamment par B. Huet, JF. Mabardi au sein du Conseil Scientifique Supérieur et alors revisitée.

Thématique. Cette aspiration à se dégager des carcans disciplinaires a été stimulée par les circonstances auxquelles nous étions confrontés. Parmi celles-ci on en retient trois qui ont pesé à ce moment là. D'abord, *la place des habitants* dans le processus de conception de l'architecture ; pensées au temps des « séditions », les représentations d'alors ont largement brouillé les relations aux architectes. Sans doute a-t-on plus mis en avant les conflits que les perspectives structurelles qui s'amorçaient. La question de *la ville* qui s'est imposée lentement pour prendre une place programmée dans l'enseignement avec l'ère Barré en constitue une seconde facette, essentielle à nos yeux. Là encore il a fallu se déprendre des mouvements émergents –lutttes urbaines, pour situer un ensemble de problèmes liés et élaborer l'objet urbain pour une autre connaissance. Dernier déplacement de poids dans ce contexte : la fin de l'opposition ville/ campagne ; un paradigme nouveau conduit à repenser globalement les impacts de la ville sur les *systèmes naturels*, confrontant habitat (sens écologique et non pas lefebvrien) et production du cadre bâti.

Pédagogique. Ces continuités et variations ne sont pas présentées pour elles mêmes, mais bien pour tenter de fonder des propos, créditer les messages didactiques. L'enseignement des sciences humaines pour l'architecture s'est fait dans un contexte toujours méconnu : ni organisation stable, ni programme défini, ni statut. Dans la rupture avec l'esprit Beaux arts, on peut penser que cela était propice à l'invention, laissant du « jeu » aux acteurs de l'enseignement. Sans doute. Pour prolonger, ce jeu consistait à enseigner des thématiques et des savoirs non accrédités avec des rapprochements disciplinaires improbables (SHS). Bref, celles-ci se confrontaient à deux arts : l'architecture auprès de laquelle il fallait légitimer des services, et un art pédagogique à acquérir en situation. Ce contexte contraignant incita les enseignants à s'organiser pour optimiser cet art de la transmission ; quelques traits le résumant

- Accéder au statut d'enseignant chercheur ; d'où nécessité de poursuivre des activités de productions de connaissances et d'insertion scientifique comme forme de mise à l'épreuve en d'autres instances (une communauté scientifique)
- Débattre sur des questions émergentes apparues alors comme fédérant des bonnes volontés : société, métier, projet et projet urbain, critique d'architecture...
- Confronter les expériences pédagogiques. Sans fermeture ni spécialisation, c'est ce qui nous a amené à l'aventure de SHS Test, plate forme d'échange entre enseignants SHS mais aussi avec des ingénieurs, des enseignants universitaires...
- Publier pour mettre au clair nos points de vue d'enseignants, contribuer à une certaine légitimation, proposer aux lecteurs l'état de nos doutes et de nos acquis, de nos manières de faire et de penser.

Jean-Michel Léger

Sociologue, Ensa Paris-Belleville, Ipraus - Umr Cnrs Ausser 3329

Sociologie des usages : espoir, recul, engagement

L'entrée des sciences sociales dans le monde fermé de l'architecture a désormais plus d'une génération ; dans la corbeille des premières, une certaine approche sociologique avait vocation à révéler les mystères du paradigme de l'usage, grand fourre-tout dans lequel on a successivement jeté la demande, les convenances, les pratiques, les modes ou manières d'habiter, voire la vie quotidienne,

bref tout ce qui pouvait relever d'une sociologie de l'utilisateur, d'une sociologie d'en bas, opposée à une sociologie d'en haut, celle du mode de production (comme on disait encore alors) et celle des institutions. Compromise, par engagement, dans le projet architectural, cette sociologie prenait le risque de se brûler les ailes, ce qui s'est produit dès lors que les architectes eurent dépassé la crise existentielle des années 1970 et que les sirènes de la production eurent chanté le formalisme avant d'entonner, à contrecœur pourtant, l'hymne de l'environnementalisme.

Le comble est que les réalisations des années soixante-dix et quatre-vingt, issues d'architectes nourris du lait aigre de la sociologie, ne répondent pas mieux aux usages que celles des deux décennies précédentes, quand les architectes recevaient aux Beaux-arts une formation qui ignorait superbement l'usage et l'utilisateur. Une révision de l'enseignement de cette sociologie assistant la conception architecturale s'impose donc aujourd'hui ; le changement d'échelle (passage du projet d'édifice au projet urbain) n'est-il pas promis aux mêmes échecs ? Les savoirs sociologiques sont-ils toutefois suffisamment stables pour être transmis ? Le nouvel engagement, d'ailleurs déjà bien lancé, est sans doute du côté d'un renforcement du rôle du sociologue comme médiateur de la participation, ce qui oblige au rapprochement de toutes les sociologies, celles des usages, des institutions et des professions.

Yankel Fijalkow

Ensa de Paris-Val de Seine, Lavue

Enseigner la sociologie urbaine en Ecole d'architecture

Les rapports entre les sciences sociales et l'architecture, plus particulièrement la sociologie, s'inscrivent sur une longue durée, jalonnés notamment par les rapprochements qui se sont opérés autour de l'apparition de l'urbanisme dans l'organisation territoriale et les institutions universitaires. L'enseignement constitue un bon poste d'observation pour étudier les transformations de ces rapports. En France, ces rapports initialement articulés autour de la demande d'expertise, se sont développés autour d'autres types de relations comme la communication et la médiation. A la posture du sociologue révélant aux architectes les « besoins » des habitants et leurs « modèles culturels », à l'observation des relations autour de l'habitat, peu ou prou façonnées par les formes, succède le sociologue soucieux de comprendre comment se forme intellectuellement, collectivement et stratégiquement un projet architectural et urbain, comment y faire participer des habitants, comment donner du sens à un projet sans tomber dans le spatialisme. En redécouvrant la morphologie sociale, en introduisant une sociologie de l'architecture, pour et contre l'architecture, en s'inscrivant à l'intersection d'une sociologie des œuvres, du travail et des organisations un positionnement nouveau de l'enseignement des sciences sociales est-il possible ? Pour répondre à cette question, notre expérience de sociologue urbain, enseignant en sociologie puis en géographie aménagement puis en école d'architecture nous semble pertinente. Ayant dirigé dans chacun d'entre eux des mémoires de Maîtrise puis de Masters, ayant orienté vers la recherche urbaine quelques étudiants, nous disposons d'une perspective comparative, utile pour comprendre, grâce aux étudiants en formation, comment l'originalité de la posture du sociologue en école d'architecture peut être appréhendée. Concrètement, en suivant la ligne suivie par un de mes articles « enseigner la sociologie urbaine à l'université » publiée par le GRIS (Groupe de Recherche Innovations et Sociétés, université de Rouen) à la fin des années 1990, je voudrais revenir sur les thèmes dominants des mémoires et la manière de les aborder dans cette maïeutique bien particulière qui révèle les ajustements entre la discipline et l'institution, celle-ci étant d'ailleurs conduite à évoluer vers les études doctorales.

Animation : **Jean-Louis Violeau**

Véronique Biau

Architecte-urbaniste en chef de l'Etat, docteure en sociologie, directrice du Crh, Umr Lavue Cnrs 7218, Ensa de Paris-Val de Seine

Activités, professions et champ de l'architecture à la lumière de la sociologie

L'architecture et les architectes sont, toujours à la marge de sociologies qui se constituent dans d'autres desseins, l'objet des regards croisés de la sociologie des professions et activités professionnelles, de la sociologie des organisations et de la décision, de la sociologie des productions culturelles, pour ne citer que celles-ci. Sous chacun de ces angles, ce sont des problématiques différentes qui sont privilégiées : celle de l'intervention de l'Etat dans la structuration du groupe professionnel et de ses marchés, celle des identités professionnelles, celle des systèmes d'acteurs, négociations et inter-professionnalités, celle encore des positionnements relatifs des architectes dans leur « champ », des formes de réception de la production architecturale par les usagers et le public, de diffusion d'une « culture » architecturale, etc.

Les instances de tutelle de l'architecture (le Ministère de la Culture, l'Ordre dans sa représentation nationale et ses structures régionales), mais aussi les associations et syndicats professionnels, les établissements de formation, les organes de la critique et de la presse architecturale sont intéressés à ce miroir que leur tendent les sociologues.

A partir de quelques exemples récents, j'interrogerai les voies par lesquelles les travaux sociologiques rétro-agissent sur les réalités qu'ils prennent pour objet. Dans ce milieu fragmenté et hétérogène des architectes, que les sociologues contribuent à typologiser et à faire comprendre, la sociologie est mobilisée par certaines fractions plus que d'autres et dans certains objectifs qui ne sont pas toujours partagés. Quel « marché » les architectes réflexifs font-ils parmi les auteurs et les analyses sociologiques disponibles dans leur champ ?

Laurent Devisme

Maître-assistant à l'Ensa de Nantes, champ Shsa, directeur du Laua

Sciences sociales des actions spatiales

Cette intervention propose, alors qu'un parcours de plus de 10 ans au compteur d'enseignement des SHS en école d'architecture est à notre actif, un certain nombre de réflexions sur un champ d'investigation que l'on nomme délibérément « sciences sociales des actions spatiales ». Cette appellation indique d'emblée l'enjeu de la transdisciplinarité et le plan de coupe dominant qu'est l'espace en transformations.

Parmi les mots-clés de notre enseignement et de nos recherches figurent « la pensée par cas », « l'ethno-aménagement » avec des objets qui ciblent aussi bien la fabrique de l'urbain que les formes d'urbanité (cf. projet scientifique du LAUA). L'une des intentions générales est bien celle de la problématisation du monde vécu. Le souci de détailler toujours plus précisément la singularité des contextes revient à éviter le problème de bien des théories sociologiques pour lesquelles les choses se produisent sans que personne ne les fasse.

La connaissance des sociétés urbaines peut toutefois aussi mettre en évidence : des actants, des échelles, des modèles, des temporalités de l'organisation urbaine ; ces notions sont des montées en généralité pertinentes si elles sont toujours indexées à des théories de la pratique. Explorer un domaine en profondeur, selon nous, « ce n'est pas prioritairement pour en devenir un spécialiste, mais pour apprendre une démarche d'investigation » (J.Rémy). Nous écrivions dans le premier numéro des *Cahiers Thématiques* (Ensa Lille) : « S'intéressant aux pratiques de transformation spatiale, l'urbanologue peut contribuer à éclairer les dénivellations entre espaces conçus, perçus et vécus. Certes ces espaces ne sont pas les mêmes et n'obéissent pas aux mêmes règles mais la connaissance de leurs différences permet d'imaginer de nouveaux rapports entre eux et de dénaturiser les processus de conception. L'enjeu réside dans la confrontation de régimes de pratiques. Par exemple, l'urbanologie peut chercher à rendre compte de l'émergence d'un projet urbain en retraçant les étapes de l'encartage du réel, du filtrage progressif des actants, de la délimitation des espaces de débats. Elle doit en même temps, outre cette analyse institutionnelle, considérer la périphérie de cette élaboration, les récits décalés, « non pertinents » et pourtant bien réels et actifs. L'urbanologie traite en somme des mots de l'urbain comme autant de représentations agissantes pour la transformation des espaces. » Il s'agit ici de faire retour sur ce potentiel.

Nous mettrons en avant certaines questions, générales et spécifiques à un enseignement SHS en école d'architecture : comment s'associer tout en préservant l'autonomie ? Comment penser avec les images ? Comment contribuer à la production de controverses ? Comment réfléchir à et

(éventuellement) proposer des atmosphères : quand l'espace revient en politique, qu'est-ce que cela fait ? Les SHS peuvent-elles participer à l'art de construire des serres (P.Sloterdijk) ? Il s'agit en somme d'examiner le couplage entre exigences analytiques, visée collaborative et intranquillité conceptuelle.

Christophe Camus

Sociologue, enseignant à l'Ensa de Bretagne, chercheur au Let

Sociologie constructive de l'architecture communiquée

Mon intervention cherchera à définir et illustrer une sociologie pragmatique et constructiviste de l'architecture, tentant de décrire conjointement les acteurs, pratiques, discours et productions architecturales. Exploitant et systématisant mes recherches sur l'architecture parlée, discutée ou écrite à travers divers supports ou situations de communication professionnelle, j'entends donc montrer en quoi l'objet représenté, communiqué, médiatisé est pertinent sinon essentiel pour comprendre ce qu'est l'architecture. Ainsi, j'irais jusqu'à avancer l'hypothèse, pragmatique et constructiviste, que l'architecture communiquée ou médiatisée nous permet d'analyser le seul objet qui soit véritablement *construit* par les architectes maîtres d'œuvre et qui, d'une certaine façon, constitue l'objet architectural par excellence.

Olivier Chadoin

Sociologue, enseignant à l'Ensap de Bordeaux, chercheur au Let

Architecture et pratiques culturelles, une affaire de contexte ?

La littérature sociologique à propos de l'architecture pose une question de fond : pourquoi l'architecture n'est-elle jamais abordé en terme de « pratiques culturelles ». Cela alors qu'un certain nombre de lieux d'exposition et d'institutions sont consacrées aujourd'hui à « l'architecture exposée » (Cité de l'architecture, Arc en Rêve, Pavillon de l'Arsenal...). De fait, il semble que les savoirs sur la réception de l'architecture s'inscrivent moins dans le champ de la sociologie de l'art ou de la culture que dans celui des sociologies de la ville, des professions, ou encore de l'habitat. Ces axes de recherche saisissent finalement l'architecture comme une production supportant des significations sociales et civilisationnelles, des usages sociaux, et enfin des modes de fabrication. Certes, ils ont en commun de travailler sur les représentations de l'architecture. Néanmoins ces réflexions n'ont qu'indirectement abordé l'architecture comme culture, c'est à dire comme univers de connaissance et de références susceptible de trouver un « public » (entendu un « large public » dit « grand public ») et/ou susceptible d'être « objet de consommation culturelle ». Ainsi, les réflexions sur la médiation architecturale ou simplement sa diffusion restent encore rares dans cet univers comparé aux mondes de la lecture, de la musique ou du spectacle vivant, mieux connus de la statistique publique (e.g. les pratiques culturelles des français). On interrogera les raisons d'une telle situation en mobilisant une réflexion sur les développements des « sociologies de l'architecture » d'une part et sur les spécificités de l'objet « architecture » de l'autre.

Perspectives européennes

Animation : **Véronique Biau**

Albena Yaneva

Sociologue, professeure associée à la Manchester School of Architecture, co-directrice du Manchester Architecture Research Centre

Vers une sociologie non-représentationnelle de l'architecture : Le verre et de l'ardoise dans l'architecture parlementaire

‘Que signifie ce genre d’architecture?’, ‘que symbolise-t-on à l’aide du verre ou de l’ardoise?’ Des qu’on pose ces questions, on est amené à traiter des problématiques d’essences. Ceci faisant, la sociologie de l’architecture traditionnelle propose une grille analytique d’interprétation où les bâtiments sont appréhendés en fonction de leur potentiel distinctif à *symboliser*, à représenter, voire à transmettre des messages de valeur universelle. Deux bâtiments en particulier ont contribué à la prolifération de ces idées sociologiques de l’architecture en Grande Bretagne : le Senned (le parlement de Wales) et le Holyrood (le parlement d’Ecosse). Dans les analyses prédominantes, une distinction est maintenue entre: d’une part, le point de vue des technologues et des matériaux; et d’autre part, l’élément humain, les identités, les expériences subjectives. Pourtant, maintenir ces dichotomies entre objet et sujet, matière et symboles, nature et culture ne nous aidera pas à comprendre l’architecture en général, et l’architecture politique, en particulier.

S’efforçant d’analyser le potentiel de l’architecture parlementaire d’aujourd’hui à représenter des valeurs démocratiques (Jones 2010 ; McNeill and Tewdwr-Jones 2003; Steven 1998; Wise 1998) la sociologie traditionnelle de l’architecture assume qu’un bâtiment possède une forme matérielle fixe. L’erreur de cette tradition sociologique consiste aussi à assumer que le matériel est passif et ne change pas alors que l’humain et le social n’arrêtent pas de varier : le verre signifie toujours « transparence » et « démocratie » ; l’ardoise du parlement de Wales (et c’est toujours la même espèce d’ardoise) ne fait que transmettre fidèlement le sens de l’identité nationale, etc.

Pourtant, les bâtiments, sont beaucoup plus complexes que le régime symbolisant le suggère. Suivons les débats autour de ces parlements récents, suivons les positions des acteurs différents, leurs désaccords, et leurs préoccupations. Traçons aussi le cours des transformations des matériaux et des choix techniques qui les ont rendus possibles, et on verra qu’un bâtiment est loin d’être une entité statique. Le verre prendra des formes variables, l’ardoise changera de couleur, de nom et de propriétés. Ces matérialités multiples nous amènerons vers des significations différentes. Ainsi, loin de se figer dans une matérialité stable, un bâtiment se présente plutôt comme une carte de trajectoires diverses, une matrice changeant en fonction de vitesses différentes ; il contient des drames de design et de construction, des forces et des événements, des qualités et des substances. Cette compréhension de l’architecture nous amène à embarquer dans la voie d’une sociologie de l’architecture toute autre. Une sociologie pragmatique. Une sociologie non-représentationnelle de l’architecture. Mais, quels en sont ses outils ?

Heike Delitz

Sociologue, Université Otto Friedrich de Bamberg, chaire de sociologie (théorie de la société)

Théorie et diagnostic de la société : Etat de la récente sociologie de l'architecture de langue allemande

L'exposé porte sur la récente sociologie de l'architecture de langue allemande. Elle est en particulier abordée en tant que *théorie sociologique* de l'architecture et réinterroge les deux questions centrales de la théorie sociologique générale : qu'est-ce en fait qu'une société (qu'est-ce que le social, qui appartient au « Socius », comment se constitue une « société »?) ; dans quelle société vivons nous actuellement ? « L'architecture » est, quant à elle, comprise dans le sens le plus large possible, en prenant en compte tous les artefacts architectoniques, y compris ceux qui n'appartiennent pas aux sociétés modernes ou urbaines.

Cette sociologie de l'architecture à la fois théorique et tournée vers les faits s'appuie sur le constat d'un hiatus entre réalité sociétale et construction théorique. D'un côté, l'architecture ne peut, dans les faits, être séparée du social car elle est toujours le cadre aussi bien des interactions que de l'imaginaire de la société. De l'autre, les artefacts architectoniques sont longtemps restés -et sont encore aujourd'hui- à la marge de sociologie, notamment dans la théorie de la société.

Il y a bien sûr un ensemble important de classiques, qui ont décrit avec une grande précision la signification sociale des artefacts architectoniques – même quand ils n'ont pas pour visée une sociologie de l'architecture ou qu'ils n'ont pas mis l'architecture au centre de la théorie de la société. On citera entre autres Mauss, Foucault, Deleuze/Guattari du côté français, Simmel, Elias, Benjamin pour les germanophones. On pourrait en citer beaucoup d'autres. Ces auteurs sont particulièrement précieux lorsqu'ils s'intéressent à des phénomènes architectoniques concrets et au rôle social que ceux-ci jouent *activement* ; lorsqu'ils cherchent à déterminer comment s'installent, s'établissent et se fixent les relations sociales entre et en relation avec les bâtiments– ce qui dès lors les rend inséparables.

La théorie sociologique de l'architecture cherche avec ces auteurs et d'autres une conception adéquate de la relation entre l'architecture et la société ou le social: Les notions d' « expression » ou de « représentation » de la société à travers son architecture, utilisées jusqu'ici plus ou moins intuitivement, ne font qu'entériner l'idée d'une société préexistante qui se copierait à travers son architecture Celle-ci est alors réduite à une simple enveloppe « qui n'ajoute ni n'enlève quoi que ce soit » (Castoriadis) ou à un objet n'ayant pas le moindre lien avec les « véritables » acteurs. Pourtant, c'est bien dans, entre, autour et face à des constructions concrètes que se précise à quelle société et à quelle question on est confronté. Cela est visible de multiples manières, eu égard à la complexité du phénomène architectural, et en premier lieu à travers la question de la matérialité, les matériaux ayant leur propre force.

L'inséparabilité d'une société de son architecture : ce thème a accaparé différents auteurs qui ont utilisé différentes théories, qui se sont focalisés sur des dimensions et aspects différents de l'architecture et qui ont étudié des sociétés différentes, historiques ou contemporaines.

Virgilio Borges Pereira

Sociologue, professeur et chercheur au département de sociologie des facultés de lettres et de d'architecture de l'Université de Porto

Les approches et les objets de la sociologie de l'architecture au Portugal : une analyse des résultats d'une enquête sur le logement social à Porto (1956-2010).

A partir d'un inventaire des politiques de logement social développées à la ville de Porto, au Portugal, entre 1956 et 2010, cette intervention interroge l'ensemble de *croyances* que les agents engagés dans le champ du pouvoir ont produit dans ce domaine des politiques. Un processus d'industrialisation très marqué par des expériences vécues de grande inégalité sociale et spatiale a été structuré par un cadre de luttes politiques avec des configurations différentes.

En résultat de l'absence de débat politique, du type de rapports entre le champ politique et le champ économique et aussi de l'urgence social, les différentes priorités de l'action politique en matière de logement social ont fréquemment assumé le statut de *doxa* avec expression institutionnel spécifique.

Dans la dictature (1926-1974), la politique du logement à la ville a été organisée autour d'un ensemble très stratifié (socialement et spatialement) de programmes qui étaient au-dessous des besoins sociaux et qui ont contribué pour la reproduction de l'hierarchie des places et des classes sociales : la politique des «casas económicas», un programme de maisons économiques individuelles, était la priorité de l'action politique de l'Etat ; le logement collective, nonobstant son affirmation a partir de la fin des années 1950, a été, pendant beaucoup de temps, une option secondaire et, en moments précis, refusée par des raisons fortement idéologiques. Avec la démocratie, en 1974, Porto a été le lieu d'une approche *hétérodoxe* à la question du logement : la production de politiques participées dans les quartiers populaires a permis une certaine matérialisation du *droit à la ville* pour certaines fractions de la classe ouvrière ; cette dynamique de participation a eu aussi un rôle transformateur à l'intérieur du champ de l'architecture. Cependant, cette perspective, bien qu'originel et capable de produire des résultats innovateurs du point de vue du rapport entre la production du projet architectonique et l'habitat, a été rapidement abandonnée. Dans un processus qui a commencé au milieu des années 1980, les nouvelles politiques de logement social, inspirées par des pratiques gestionnaires, ont récupéré certaines propriétés des vieilles *doxas*.

Ainsi, a partir de (1) l'inventaire des politiques, de (2) l'étude de la genèse spatiale et sociale d'un ensemble de quartiers représentatifs des différents types de politiques, de (3) l'analyse de la trajectoire sociale de leurs populations, cette intervention essayera de conceptualiser (4) les rapports entre production et appropriation (pratique et symbolique) de l'espace physique et, par là, essayera aussi une contribution pour le débat au tour des enjeux d'une sociologie de l'architecture à Porto et au Portugal.

La sociologie de l'architecture. Quelle unité ?

Synthèse de la journée et animation de la table ronde : **Viviane Claude**

Participant(e)s : **Bernard Haumont** (sociologue, Lavue, Ensapvs), **Marc Delanne** (architecte, ensap-b), **Valérie Dufoix-Fouchet** (ensapb), **Anne Debarre** (architecte, Ensapm, Acs-Ausser), **Barbara Morovich** (anthropologue, Ensas, Amup, Laa-lavue), **Thérèse Evette** (sociologue, Let, ensaplv) (sous réserve)

Liste des intervenants

Amsellem Guy, Directeur de l'Ensa Paris-La Villette

Biau Véronique, Architecte-urbaniste en chef de l'Etat, docteure en sociologie, directrice du Crh, Umr Lavue Cnrs 7218, Ensa de Paris-Val de Seine

Blain Catherine, architecte, docteure en urbanisme, Ensa de Versailles, Leav

Busquet Grégory, sociologue-urbaniste, Maître de conférences en sociologie à l'Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense, membre du laboratoire Mosaiques-Lavue

Boudon Philippe, Architecte, membre du laboratoire Ariam-larea, Ensa Paris La Villette

Bourdier Marc, architecte, Docteur-ingénieur, enseignant à l'Ensa Paris La Villette, chercheur

Bruant Catherine, architecte sociologue, enseignante-chercheure à l'Ensav, Léav-remap

Camus Christophe, sociologue, enseignant à l'Ensa Bretagne, chercheur au Let

Chabard Pierre, architecte, docteur en architecture, maître-assistant à l'Ensa de Marne-la-Vallée, directeur de l'Ocs.

Chadoin Olivier, Sociologue, enseignant à l'Ensap de Bordeaux, chercheur au Let

Claude Viviane, professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris, Upec Université Paris-Est-Créteil

Debarre Anne, architecte, maître-assistant à l'Ensa Paris-Malaquais, chercheuse au Laboratoire Acs Umr Cnrs Ausser 3329

Deboulet Agnès, sociologue et urbaniste, professeure département de sociologie Université Paris 8, Crh-Lavue Umr 7218

Delanne Marc, architecte praticien, enseignant Ensap Bordeaux, chercheur au Pavé

Delitz Heike, sociologue, Université Otto Friedrich de Bamberg

Devillers Christian, architecte-urbaniste

Devisme Laurent, maître-assistant à l'Ensa de Nantes, champ Shsa, directeur du Laua

Dufoix-Fouchet Valérie, Ensa Paris Belleville

Evette Thérèse, sociologue, Let, Ensa Paris-La Villette

Fijalkow Yankel, Ensa de Paris-Val de Seine, Lavue

Frey Jean-Pierre, architecte-sociologue, Professeur à l'Iup, chercheur au Crh - Umr Cnrs 7218 Lavue, Ensa de Paris-Val de Seine

Grudet Isabelle, docteure en architecture, Ensa Paris-La Villette, chercheuse au Let

Houdeville Gérald, maître de conférences en sociologie à l'Ipsa/Uco (Angers), membre du Cens (Université de Nantes).

Haumont Bernard, sociologue, Lavue, Umr 7218, Ensa de Paris Val de Seine

Lautier François, Let, Ensa Paris-La Villette

Léger Jean-Michel, sociologue, Ensa Paris-Belleville, Ipraus - Umr Cnrs Ausser 3329

Morovich Barbara, anthropologue, enseignante à l'Ensa Strasbourg, membre de l'Amup et du Laa-Lavue

Pereira Virgílio Borges, sociologue, professeur et chercheur au département de sociologie des facultés de lettres et de d'architecture de l'Université de Porto

Pinson Daniel, architecte, sociologue, professeur d'urbanisme à l'université Paul Cézanne Aix

Marseille 3

Ringon Gérard, sociologue, chercheur associé au Lra de l'Ensa Toulouse

Sauvage André, Ensa Bretagne

Segaud Marion, professeure émérite, Université du Littoral-côte d'Opale

Simon Philippe, architecte, Ensa Paris Malaquais, membre d' Acs-Ausser

Topalov Christian, sociologue, directeur d'études à l'Ehess et membre du centre Maurice Halbwachs (Cnrs-Ehess-Ens)

Tsiomis Yannis, architecte, professeur à l'Ensa Paris- La Villette, directeur d'études à l'Ehess

Violeau Jean-Louis, sociologue, Ensa de Paris-Malaquais, Acs, Umr 3329 Cnrs Ausser

Yaneva Albena, Manchester Architecture Research Centre

Zetlaoui-Léger Jodelle, urbaniste Iup, sociologue, Professeure à l'Ensa de Paris la Villette, Let